Cue FRC 2590

LES COUVENS
OU
LES MOINES.

TU me disois un jour, ô sensible Eugénie !
Heureux sont les Mortels qui vont cacher leur vie
Au fond d'un cloître obscur, asyle de la paix!
Ils vivent sans remords, ils meurent sans regrets;
Le monde, ses plaisirs, ses espérances vaines,
Les revers, les grandeurs, les passions humaines,
Rien ne peut de leurs jours altérer le bonheur.

MAIS, Eugénie, enfin, reconnois ton erreur:
Oui, j'ai vu de mes yeux, j'ai vu ces solitaires,
Qui, dans le sein des bois, peuplent les monastères,
De l'antique Bruno, disciples ignorans,
Et d'un père inutile, inutiles enfans :
Leur vie est un tissu de tristesse et de peine;
Accablés sous le poids d'une éternelle chaîne,
Ils regrettent toujours le monde qu'ils ont fui,
Sans cesse dévorés par la haine et l'ennui.
Aux tendres sentimens leur âme s'est fermée,
Et jamais d'un ami la voix accoutumée

N'a su toucher le cœur de ces infortunés,
A l'égoïsme affreux d'eux-mêmes condamnés.
Sitôt que le soleil, de sa flamme féconde,
Vient redonner la vie et la lumière au monde,
Que l'homme reposé se prépare aux travaux,
Ces pieux fainéans se livrent aux repos;
Un pénible sommeil tient leur ame oppressée;
Jamais un songe heureux n'éveilla leur pensée:
Et sitôt que la nuit voile le front des cieux,
Poursuivant dans les airs son cours silentieux,
Qu'ici bas tous repose, et l'homme et la nature,
Ils vont, le front baissé, dans une église obscure,
Chanter lugubrement, pour louer l'Eternel,
Les antiques concerts d'un pâtre d'Israël.

MAIS penses-tu, dis-moi, vertueuse Eugénie,
Que de ses sombres chants, la nocturne harmonie,
Plaise à ce dieu puissant dans ton cœur adoré?
Ah! c'est par la vertu qu'il veut être honoré;
Et qu'importe, en effet, à sa toute puissance,
De ces cagots cloîtrés l'imbécile silence?
Quel bien font-ils au monde, en vivant loin de lui,
Enfoncés à jamais dans un stupide ennui?
Il n'est point de vertus sans une vie active,
Et le vice toujours naît d'une vie oisive.
L'homme eſt fait pour penser, pour parler, pour agir,
Ou bien il voit son cœur par degrés s'abrutir,
Et bientôt il n'a plus qu'un naturel féroce.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

Mais écoute, Eugénie, et d'une histoire atroce,
Que je ne puis ici raconter sans frémir,
Conserve dans ton cœur le cruel souvenir.

JADIS un jeune amant, d'une famille illustre,
Et qui touchoit à peine à son cinquième lustre,
Fils trop respectueux d'un père trop cruel,
Prononça par son ordre un serment éternel;
Dans un cloître odieux, sépulture vivante,
Il prit de saint Bruno la robe pénitente.
Là, ses vives douleurs, qui renaissoient toujours,
Abrégoient lentement et consumoient ses jours.
Il conjuroit la mort de finir sa misère;
La mort, toujours si prompte, écartoit sa prière;
Loin de lui son amante, en proie au même sort,
Gémissoit dans le deuil en désirant la mort.
Maurice étoit l'amant, et l'amante Euphemie:
Dès leurs plus jeunes ans, la douce sympathie,
D'un fortuné lien, les avoit enchaînés;
Mais le sort, au malheur, les avoit condamnés.

EPROUVANT dans son cœur le plus affreux supplice,
Euphemie ignoroit le destin de Maurice.
Cependant elle apprit qu'il respiroit encor,
Qu'un cloître renfermoit son unique trésor;
Elle quitte soudain ses vêtemens de fille
Et s'enfuit en secret du sein de sa famille.
Rien ne peut l'arrêter: sous son déguisement,

Elle court, elle vole auprès de son amant.
O plaisirs ! ô transports de joie et de tendresse !
Insensibles d'amour, Maurice et sa maîtresse,
Par mille embrassemens, s'expriment leur bonheur ;
Des soupirs étouffés s'échappent de leur cœur ;
Mais, reprenant ses sens, soudain l'amant s'écrie,
» Quel dieu ! quel dieu t'envoie ! ô ma chère Euphemie !
» J'étois prêt de périr dans cet affreux séjour.
Elle dit en pleurant : « c'eſt le ciel... c'est l'amour...
» Au nom de cet amour, au nom du ciel lui-même,
» Ne te sépare plus d'une amante qui t'aime ;
» Tu fais toute sa joie et sa félicité ;
» Cherches-moi dans ce cloître un asyle écarté,
» Où je puisse en secret, à tous les yeux cachée,
» Adoucir l'infortune à tes yeux attachée. »
A ces mots, son amant, ravi de son bonheur,
Par de brûlans soupirs exprimoit son ardeur :
» Hé quoi ! » s'écria-t-il, « l'infortuné Maurice
» A-t-il pu mériter un si grand sacrifice ! . . .
» Tu veux donc t'enfermer dans ce séjour affreux,
» Pour adoucir le cours de mes jours malheureux. . . ?
» Puisqu'en ce triste endroit notre amour nous rassemble,
» Ne nous séparons plus... vivons... mourons ensemble. »

SAISISSANT son amante, il la conduit soudain
Par la porte du temple, en un lieu souterrain ;
Noir cachot où souvent la haine et la vengeance,
Pour assouvir leur rage, ont plongé l'innocence :

En ces lieux on voyoit épars de tous côtés,
Des instrumens de mort, de sang encor tachés.
Cette affreuse prison, sous le temple creusée,
Devint pour ces amants, un heureux élisée.
Un triste et dur grabat, par Maurice arrangé,
En trône nuptial par l'amour fut changé.
A la pâle lueur d'une cire allumée,
C'étoit-là qu'Euphemie, à vingt ans enfermée,
Oubliant sa famille, et le monde, et le jour,
Trouvoit le vrai bonheur dans les bras de l'amour:
Maurice étoit heureux de passer avec elle
Les rapides instans de sa course mortelle.

Ainsi, toujours livrés à leurs ravissemens,
Un an s'étoit passé, depuis que ces amans
Goûtoient avec transport, au fond de leur asyle,
D'un amour fortuné, la volupté tranquille.
Mais, qui peut ici-bas être long-temps heureux!
La cruauté du sort s'appesantit sur eux.
De Maurice, déja la sensible maîtresse
Receloit dans son sein le fruit de sa tendresse;
Gage si précieux de sa fécondité,
Mais hélas! trop funeste aux flancs qui l'ont porté.

Une nuit qu'à l'autel, ces mornes solitaires
Faisoient au dieu de paix leurs tranquilles prières,
Tout-à-coup, sous le temple, ils entendent des cris;
Maurice de frayeur sent mourir ses esprits;

La pâleur sur le front, il se trouble, il s'écrie :
» Grand dieu ! prenez pitié de ma chère Euphemie ! »
A ces mots, il s'élance au séjour plein d'horreur,
Où son amante, hélas ! sur un lit de douleur,
Heureuse d'être mère, au milieu des alarmes,
Tenoit son foible enfant qu'elle baignoit de larmes;
Mais à peine Maurice est près d'elle accouru,
Que ces affreux dévôts à leurs yeux ont paru ;
Pour ces tendres époux, quelle effroyable vue !
Ils crurent voir sur eux la foudre descendue.
Soudain ces furieux élevèrent la voix :
» Ainsi donc vous bravez et le ciel, et nos loix,
» Misérables ! voici la vengeance suprême,
» Qui vient, le bras armé, vous punir elle-même ;
» Le ciel a mis un terme à vos impuretés.....

SUR Maurice, à ces mots, mille coups sont portés ;
Il voudroit se défendre, et d'une voix tremblante,
» Si vous m'assassinez, épargnez mon amante,
» Sauvez mon fils..... Ses cris ne sont point entendus,
Il se consume hélas ! en efforts superflus !
Rien ne peut le sauver. Sa malheureuse épouse
A voulu s'opposer à leur fureur jalouse ;
Mais ces monstres cruels, d'une barbare main,
Sur son fils expirant, la renversent soudain :
Ils poursuivent le crime, et pour dernier supplice,
D'un funeste lien ils étranglent Maurice.
Du voile de la mort ses regards obscurcis.

Pour la dernière fois se tournent vers son fils,
Et ses cris étouffés, à la fin de sa vie,
Retombent sur son cœur pour nommer Euphemie.
Ces barbares alors, d'un œil indifférent,
Vont jetter et l'époux, et la mère, et l'enfant,
Dans de profonds tombeaux, lieux impurs et funestes,
Où de vieux ossemens on voit encor les restes;
Ensuite, offrant à dieu leurs horribles forfaits,
Quittes de tous remords, ils vont dormir en paix.

VOILA donc, Eugénie, à quels excès affreux
Osèrent se porter ces monstres furieux!
S'ils n'avoient point quitté la maison de leur père,
Pour venir habiter un sombre monastère,
Ils auroient conservé leur sensibilité,
Et les autres vertus de notre humanité;
Mais dans la solitude, ils n'en ont que les vices.
Ah! s'il faut fuir le monde et ses honteux caprices,
S'il faut à l'Eternel consacrer tous ses jours,
Désertons à l'envie les cités et les cours!
Allons rendre la vie aux stériles campagnes;
D'arbres et d'animaux repeuplons les montagnes!
Rappellons à grands bruits, du céleste séjour,
La liberté, la paix, et l'innocent amour!
Terminons à jamais ces horribles batailles
Qui changent nos guérets en vastes funérailles!
Périsse tout mortel qui, perdu pour l'état,
Traîne son vil néant dans un long célibat!

749

Faisons-nous des vertus à nos vices contraires ;
Ecoutons la nature : osons tous être pères !
Quel spectacle de voir, dans un champ fortuné,
De ses joyeux enfans un père environné,
Caressant dans ses bras une épouse chérie,
Qui fait de son bonheur, le bonheur de sa vie !
Voilà ce qui doit plaire au dieu de l'univers ;
Non point un vil esclave, artisan de ses fers,
Qui longuement végète, inutile à la terre,
Maudissant les humains et son joug volontaire.

BÉNI soit donc le ciel, qui propice à nos vœux,
Suscite vers le nord un Prince généreux,
De qui la politique et savante et profonde,
Soumet les préjugés, ces vieux maîtres du monde !
O toi ! jeune Titus, délices des Germains,
Poursuis avec ardeur tes courageux desseins ;
Hâtes-toi d'abolir, dans tes vastes contrées,
Tous ces cloîtres remplis de races abhorrées,
Inutiles humains, ils meurent sans enfans,
Et fléaux de ton peuple, en dévorent les champs.
Puissent les autres rois imiter ton exemple !
Va, la postérité doit t'élever un temple ;
Et nouveau demi-dieu, tes bustes consacrés,
Seront, dans tous les temps, sur la terre adorés.

FIN.